

Il me faut une fenêtre

Madeleine Gagnon

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, M. (1999). Il me faut une fenêtre. *Liberté*, 41(6), 10–13.

MADELEINE GAGNON

IL ME FAUT UNE FENÊTRE

Il me faut une fenêtre pour écrire, une table devant cet écran du dehors, de la solitude parfois partagée et un silence certain.

Mais d'abord une fenêtre et une table devant.

Il m'importe peu que cette table soit vouée à l'acte seul d'écrire ni que la fenêtre soit la même, pourvu que celle-ci découpe l'espace du dehors entre le monde ouvert et ma chambre intérieure.

J'ai toujours compris *Une chambre à soi* de Virginia Woolf comme une pure métaphore de cette maison d'écriture que tout écrivain porte en soi et transporte partout. Cette maison comprend ses fondations et son toit, sa cave et son grenier, ses pièces nombreuses, sa cour et son jardin. Écrivant beaucoup dans ma tête, à la table d'écriture choisie, je ne fais bien souvent que transcrire ; il m'est loisible d'explorer un peu partout ma maison d'écriture : avant de m'endormir, en marchant, en voyageant ou tout bonnement au cours des multiples tâches de la vie quotidienne.

Au sens premier du terme, je n'ai jamais possédé de *chambre à moi*. Je n'ai jamais eu non plus chez moi une pièce qui aurait des allures de bureau ou de bibliothèque. Dans les nombreuses maisons que j'ai habitées — souvent j'ai déménagé et beaucoup voyagé —, mes livres ont toujours été placés, bien sûr sur des étagères, dans à peu

près toutes les pièces. Il est vrai qu'il y eut à chaque endroit une table d'écriture sur laquelle je disposais studieusement le matériel nécessaire et les dossiers en cours, meuble accueillant, me rappelant au travail, lieu de rangement et d'ordonnance m'invitant à l'œuvre, mais cédant à chaque fois sa place à d'autres tables de la maison, le plus souvent à la table de la cuisine.

Pourquoi en est-il ainsi ? Je ne sais trop. Peut-être bien parce que dans l'enfance, la maison parentale fourmillant d'enfants et d'adultes, je n'ai jamais eu *une chambre à moi* et n'ai pas senti le besoin d'en posséder une. Nous faisons nos devoirs sur la table de cuisine avec pour chacun son petit carré bien délimité qu'il ne fallait pas dépasser au risque de la chicane. Je partageais ma chambre à coucher avec une de mes sœurs, silencieuse et secrète, et chacune, pendant des années, eut la liberté et le droit de rêver. Après, pensionnaire, pas de chambre seule non plus. De grands dortoirs aux minuscules cellules particulières dont les cloisons étaient de draps blancs, d'immenses salles d'étude où les travaux s'effectuaient dans le silence obligé, mais peuplé de corps en mouvement, en sueur et en bruissements de toutes sortes.

J'ai donc appris les travaux d'étude, le rêve et les préparatifs à l'écriture dans des lieux encombrés. J'ai appris la nécessaire solitude aux côtés d'une multitude humaine. J'ai construit lentement ma maison d'écriture, loin au fond de moi et sourde à la rumeur de sorte que je peux œuvrer à peu près n'importe où quand s'installe un certain silence : dans une cuisine, quand les enfants, les miens, jouaient pas trop loin, en avion ou dans les trains et les autobus, dans les hôtels aussi où il y a toujours au moins une petite table que je déplace s'il le faut devant la fenêtre, car il y a toujours des fenêtres, où que l'on se trouve.

J'ai besoin de voir le dehors, mais dans le vrai dehors, même parmi la nature la plus belle et la plus douce, je

n'ai jamais pu écrire. Sauf dans ma tête. Et beaucoup. Et même s'il y avait, au centre d'un magnifique jardin, une table, je ne saurais y écrire, tellement le trop-plein de cette terre faste en merveilles ne peut jamais me donner ce plus humble écran découpé par la fenêtre qui m'est une nécessité pour que ne déborde pas un trop-plein venu de la maison d'écriture intérieure, pour que cet autre écran de la feuille ne dépasse pas sa petite géographie.

Sur la table choisie, face à la fenêtre, il n'y a pas non plus d'objets fétiches. À moins de considérer que dans mes maisons, hormis les outils du ménage et de la cuisine, tous les objets le soient, ce qui ne serait pas loin de la vérité. Mais je tiens au stylo, toujours le même — Waterman, pointe feutre extra-fine, encre noire —, et à ces feuilles blanches sans lignes, toiles intactes pour la calligraphie.

(Peut-être est-ce pourquoi j'éprouve tant de difficultés avec l'écran de l'ordinateur ? Me manquent le papier blanc du tableau, le stylo qui m'est pinceau et la fenêtre, la vraie...)

La fenêtre ? Parce que la vie du ciel, des nuages, du soleil, de la lune, des oiseaux, des arbres et de l'eau et parce qu'en ville, la vie des maisons, des rues et le mouvement assourdi des humains qui circulent me sont autant de rappels que la maison intérieure, d'eux tous, s'est meublée.

Je connais des êtres qui cherchent en vain toute leur vie *une chambre à soi* pour écrire et qui ne la trouvent jamais.

Je crois que l'écriture exige plutôt, et seulement, *une chambre en soi*. Que dis-je, une chambre ? Une vaste maison remplie de couloirs entre les chambres où l'on peut déambuler tout à l'aise. Une maison avec portes et fenêtres par lesquelles il est possible de sortir pour que viennent au jour les secrets qu'elle renferme et que le jour — ou la nuit éclairée — embrase les signes trouvés là qui, autrement, demeureraient lettres mortes.

L'espace matériel ne fut donc jamais pour moi un problème. Mais le temps, le temps qu'il fallait sans cesse dérober aux heures normales...